



HAL
open science

Bouleversants voyages: Itinéraires et transformations (Préambule)

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. Bouleversants voyages: Itinéraires et transformations (Préambule). VECT-Mare Nostrum EA 2983. BOULEVERSANTS VOYAGES: ITINÉRAIRES ET TRANSFORMATIONS, PRESSES UNIVERSITAIRES DE PERPIGNAN, pp.7-17, 2000, 2-908912-83-X. hal-01728329

HAL Id: hal-01728329

<https://hal.science/hal-01728329>

Submitted on 10 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

“BOULEVERSANTS VOYAGES : ITINÉRAIRES ET TRANSFORMATIONS”

(PREAMBULE)

« La première création de Dieu fut le voyage
puis vinrent le doute et la nostalgie. »

Th. Angelopoulos

QU'ON en vante les bienfaits – « Heureux qui comme Ulysse... » – ou qu'on en dénonce les méfaits – « En nous rapprochant du plus lointain, nous nous éloignons de ce qui nous est le plus voisin et le plus intérieur¹ » –, force est de constater que voyage et industrie touristiques sont devenus aujourd'hui des phénomènes sociaux de première importance tant sur le plan économique que culturel. En témoignent la part grandissante du PNB mondial que ces activités représentent (6% en 1999), le nombre sans cesse croissant d'emplois qu'elles génèrent (le voyage est, de ce point de vue, la première activité dans le monde) et, enfin, la pléthore d'ouvrages (guides, études, essais...) et de manifestations diverses (rencontres, salons, festivals) qu'elles suscitent. Bref, on a jamais autant voyagé ni disserté sur le voyage, symptôme majeur d'une modernité, qui, signe des temps ou plutôt indice de leur déclin, fonde ses certitudes non sur les cogitations de la substance pensante mais sur l'exploration de la substance étendue en longueur, largeur et profondeur qu'est le vaste monde : *peregrinor ergo sum*, je voyage (à l'étranger de préférence), donc je suis. À chaque époque son cartésianisme revisité. Mais au-delà du constat banal de l'agitation brownienne qui affecte un nombre toujours plus grand de terriens à la surface du globe (d'ici vingt ans, selon certaines estimations, on devrait compter plus d'un milliard de touristes), il importe de s'interroger sur les conséquences d'un phénomène d'une telle ampleur. En effet, la multiplication des voyages et la croissance exponentielle du tourisme ne sauraient rester sans incidence sur les sciences de l'homme : parmi les multiples découpages qu'elles proposent de leur objet² – *homo sapiens, demens, loquens, faber, ludens, ridens, symbolicus, economicus, etc.* – l'*homo itinerans* ne serait-il pas en passe d'occuper aujourd'hui une place prépondérante sinon la première ? La vogue des voyages et l'essor de l'industrie du tourisme – traduction du nomadisme et de cette mobilité sinon instabilité foncières où l'on a vu une des caractéristiques de notre condition postmoderne, volontiers qualifiée de voyageuse –, semblent indiquer

¹ G. Thibon, *L'Équilibre et l'harmonie*, Paris, Fayard, 1976, 105.

² Un des défis actuels des sciences humaines est d'ailleurs de dépasser et de surmonter ce tronçonnage, qui fut, à une certaine époque, facteur et condition de progrès pour « nous montrer qu'*Homo sapiens* est aussi indissolublement *Homo demens*, qu'*Homo faber* est en même temps *Homo ludens*, qu'*Homo economicus* est en même temps *Homo mythologicus*, qu'*Homo prosaicus* est aussi *Homo poeticus* », E. Morin, *La Tête bien faite*, Seuil, 1999, 45.

que le mouvement a supplanté le rire comme propre de l'homme. « Toute notre nature est dans le mouvement », disait déjà Montaigne et, en effet, au-delà du phénomène de mode, l'accélération, la multiplication et la massification du tourisme et des loisirs ne doivent pas occulter le fait que "le voyager" (pour emprunter encore à l'auteur des *Essais*), représente une expérience essentielle constitutive de notre humaine condition. L'homme, cet être jeté dans le monde, « oscillant entre le désir du lien et l'envie de se délier, l'ancrage et la fugue³ », se définirait en dernière analyse par sa capacité à sortir et à se tenir hors de lui-même, à exister/*ex-sistere* (l'existence est bien, selon Merleau-Ponty, « ce mouvement par lequel l'homme est au monde, s'engage dans une situation physique et sociale, qui devient son point de vue sur le monde ») et, partant, à se pro-jeter en avant de lui-même vers un ailleurs ou un nouvel état d'être. Notre condition est indéniablement itinérante et, corollaire obligé, le voyage a été et demeure le véritable vecteur de l'aventure humaine, de l'odyssée de l'espèce. Aussi, il semble désormais acquis qu'au dualisme pulsionnel fondamental postulé par S. Freud – pulsion de vie, pulsion de mort –, il convienne d'ajouter une troisième instance : une pulsion viatorique, pulsion de la marche et du voyage, qui « introduit dans le champ psychique la catégorie de l'espace comme figure première et privilégiée du grand Autre, [et] permet au sujet d'habiter et de se mouvoir sans s'égarer dans l'infini de cet espace⁴ ». Entre les bornes de la naissance et de la mort, s'inscrit le parcours de l'*homo viator*, de l'homme qui s'accomplit et s'appréhende dans le mouvement, et dont le destin réside tout entier – à la différence de Dieu, « le voyageur sans chemin, celui qui arrive où il veut sans avoir à prendre la route⁵ » –, dans la nécessité impérieuse de « s'avoyer » et dans le risque volontairement assumé de se fourvoyer ou pire, de se dévoyer. Vaines spéculations de philosophe ou de moraliste ? Loin de là ! Les données de l'ethnologie historique vont dans le même sens et ne sont ni moins imagées ni moins déroutantes : « L'homme commence par les pieds », affirme Leroi-Gourhan, évoquant cette évolution radicale qu'inaugura l'acquisition de la bipédie. Progrès décisif, qui a entraîné l'émergence de l'intelligence avec la libération de la main, et la conquête de l'expérience (que l'allemand, langue révélatrice, exprime par le substantif *Er-fahrung*, dérivé du verbe *fahren*, voyager) fondée sur l'itinérance : « apprendre lance l'errance », écrit joliment M. Serres⁶. Aujourd'hui comme hier, l'homme est bien, selon la définition de Sophocle prise au pied de la lettre – « Παντοπορος απορος επ ουδεν⁷ » –, cet être

³ *Les Cahiers de médiologie*, "Qu'est-ce qu'une route ?", n° 2, 2^e semestre 1996, 8

⁴ A et G. Haddad, *Freud et l'Italie : Psychanalyse du voyage*, Paris, A. Michel, 1995, 27.

⁵ *Les Cahiers de médiologie*, 75.

⁶ M. Serres, *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard, 1991, 28.

⁷ *Antigone*, 357.

« qui a tous les chemins et n'en est jamais démuné ». Plus près de nous, G. Bachelard, reprenant cette antique formule (« dans l'homme tout est chemin⁸ »), la complète et la parfait en avançant l'idée, audacieuse et émouvante à la fois, que « le mouvement serait la prière de la matière, la seule langue au fond que parle Dieu⁹ ». Intuition poétique, à laquelle notre époque, décidément plus prosaïque, a répondu par l'hypothèse que le tourisme pourrait devenir la nouvelle religion de la planète et, partant, le nouvel opium du peuple. Sombre prévision ! Que peut-on y opposer sinon l'espoir que les incessantes pérégrinations de nos contemporains ne soient pas uniquement dictées par la recherche d'un divertissement stérile ou d'un exotisme frelaté, mais fassent place, si peu que ce soit, à la triple interrogation qui a motivé tant de départs et de quêtes : qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? Certes, s'ouvrir à vouloir y répondre une voie semée d'embûches qui aboutit souvent à une impasse, la redoutable aporie, où vient buter la réflexion, mais c'est l'honneur de l'authentique voyageur que de ne pas l'exclure de son horizon.

Il est, à ce stade, évident que le “voyager”, exercice profitable et formateur dans la pratique, ne l'est pas moins dans la théorie en tant que thème de réflexions, aussi ne poursuivrons-nous pas plus avant cette incursion dans le domaine que le présent ouvrage se propose d'explorer ; notre objectif n'est pas d'en recenser toutes les potentialités mais d'en rappeler l'intérêt et la fécondité. Il est tout aussi patent que la nouveauté et l'originalité ne se trouveront pas fatalement au détour du chemin : la voie a déjà été tracée et parcourue en tous sens par maints précurseurs et devanciers – philosophes, théoriciens, anthropologues, sociologues, écrivains-voyageurs –, mais il y a toujours quelque profit à se mettre en route ne serait-ce que pour revenir « plein d'usage et raison » sur quelques lieux communs, motifs et thèmes relatifs au voyage qui, bien que familiers et allant de soi, n'ont peut-être pas totalement livré tout leur sens et épuisé leur capacité à susciter étonnement et interrogations. C'est cette conviction qui a animé les vingt-deux auteurs de *Voyages et Transformations*, ouvrage-carrefour, trivial, au sens originel du terme, où se rencontrent et s'entrecroisent les préoccupations, les méthodes et les parcours de sociologues et de spécialistes de langues et littératures anciennes ou modernes.

Il sera donc question de voyages mais aussi, par détermination réciproque, de transformations, couplage original dont les termes demandent à être précisés. Aborder le thème du voyage conduit nécessairement à faire le partage entre ses multiples modalités : déplacement, cheminement, parcours, trajet, pérégrination, pèlerinage, périple, errance, cavale, dérive, trip, etc., le paradigme est vaste. Dans le cas qui nous occupe, le voyage sera pris dans le sens le

⁸ *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, J. Corti, 1971, 213.

⁹ *L'Air et les songes*, Paris, J. Corti, 1943, 66.

plus élémentaire et le plus banal que sanctionnent les dictionnaires (« Fait d'aller dans un lieu assez éloigné de celui où l'on réside¹⁰ » ou « Déplacement d'une personne qui se rend en un lieu éloigné¹¹ »), c'est-à-dire de traversée d'un espace physique. Notons cependant, au passage, puisque l'occasion s'en présente, que l'histoire même du mot voyage (issu de *viaticum* → veiage → voiage : chemin à parcourir), qui se prête aujourd'hui à maints emplois métaphoriques, commence par un transfert de sens. En effet, le mot voyage – bel exemple d'icônicité –, doit sa dénomination à un déplacement de sens, à une relation métonymique, c'est-à-dire à l'utilisation d'un circonstant, le moyen, pour désigner le processus, puisque *Viaticum*, source du mot, signifie au départ, « provisions, argent de voyage, viatique ». Ce détournement du sens originel en suscitera et légitimera d'autres dans la carrière du mot voyage, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Le voyage sera donc étudié dans sa diversité, d'où le pluriel de l'intitulé, et appréhendé dans une de ses conséquences les plus radicales, c'est-à-dire en tant que facteur de transformations, changements, mutations, voire métamorphoses. Au voyage comme traversée des espaces du dehors, transit entre l'ici et l'ailleurs et rencontre avec l'autre, s'ajoutera la dimension complémentaire d'une traversée des espaces du dedans et du passage à un autre moi potentiel que la maïeutique du voyage aura pour fonction de mettre au jour :

Voyager, c'est se livrer à la commotion : à cet ébranlement qui affecte l'être jusqu'à l'os, remet tout en jeu, tourne la tête et ne laisse aucune anticipation intacte. Après chaque commotion, il faut renaître et reprendre connaissance. Rien de plus effrayant, rien de plus désirable¹².

Véritable catalyseur, le voyage déclenche la transformation de soi et favorise le façonnage d'une identité nouvelle, mais la proposition est parfaitement réversible : la transformation elle-même est aussi, par définition, sinon voyage du moins passage, transition d'un état donné à un autre comme en témoigne le double exemple archétypal, dont il sera question plus loin, du pèlerinage (où le chemin devient axe matériel, entre profane et sacré, d'un essor spirituel) et du voyage initiatique tout entier orienté vers la transmutation du héros.

Tel était donc, sommairement esquissé, l'objectif unique vers lequel il revenait ensuite à chacun de frayer sa propre voie et d'avancer à son rythme et à sa manière. Démarche singulière, regard pluriel. D'où nécessairement, contrepartie de cette liberté de mouvement et de cette diversité de parcours, une inévitable répétitivité mais aussi et surtout une féconde complémentarité car la combinaison de ces cheminements particuliers n'a pas manqué de faire apparaître plusieurs motifs communs. Aussi serait-il vain de chercher à réduire la fon-

¹⁰ *Dictionnaire Hachette*.

¹¹ *Dictionnaire Le Robert*.

¹² J. Derrida, *La Contre-allée*, La Quinzaine littéraire-Louis Vuitton, 1999, 42.

cière diversité d'un ouvrage qui, à l'instar des portraits d'Arcimboldo mettant en œuvre une « esthétique du divers », est fait de choses variées, et pourtant, quoique varié, un seul. Les indications qui vont suivre n'auront d'autre ambition que d'en présenter l'architecture générale et de mettre en relief quelques lignes directrices d'un ensemble triparti à l'intérieur duquel les textes eux-mêmes auraient naturellement pu "voyager", permuter leurs positions et figurer sous une autre rubrique que celle où ils apparaissent. Par exemple, dans le premier volet du triptyque – *Initiations, Fondations, (Pré)Destinations* – qui traite de quelques modèles archétypaux où le voyage fondateur ou épique apparaît comme quête de la réalité primordiale, retour aux sources, mais aussi retour sur soi, on repère un fil conducteur à travers les cinq communications des antiquistes qui mettent en évidence trois thèmes récurrents liés à la structure du voyage antique, à travers ses différents avatars historiques et culturels :

1. une exploration de la sauvagerie, de l'animalité ou de la barbarie, destinée à « apprivoiser » ces mondes, et à en capter les forces vives pour vitaliser la construction d'une société civilisée.
2. une structure en miroir : c'est le regard qu'il porte sur l'autre (et que l'autre lui renvoie) qui permet au héros de situer et de construire sa propre évolution initiatique : « tombé » dans la sauvagerie, il doit apprendre à considérer l'autre comme un partenaire, et non comme un ennemi, et tisser avec lui un contact relationnel sur le mode de la complexité. Ainsi, à la différence du marin guerrier qui ne voit pas l'autre, ou n'y voit qu'un ennemi, et du pirate, qui fait de l'autre une proie, dans une stratégie de lucre ou de survie, le voyageur, se définit dans ce cadre comme celui qui est allé au bout d'une expérience civilisatrice.
3. un jeu sur la surface et la profondeur : Jason, Ulysse, Énée, ces marins, sont aussi des plongeurs dans les profondeurs de l'être. En cela, le voyage se fait intérieur, et l'on observe là aussi un jeu de miroirs entre le voyage « en soi » et le voyage « hors de soi » et dans le monde : le deuxième est la matérialisation du premier, mais ils participent tous deux de la même trajectoire : le héros — fondateur et civilisateur — se modifie en même temps qu'il change le monde.

Par la suite, le temps ayant fait son œuvre, et les vertus originelles s'étant dégradées tout comme les modèles archétypaux, les voyages subséquents auront comme objectif non d'instaurer mais de retrouver soit les valeurs fondatrices de l'antiquité gréco-romaine soit les valeurs spirituelles d'autres traditions, chrétiennes ou orientales par exemple. Le voyage est alors analysé dans ses dimensions allégorique et symbolique comme source de révélation, voie de salut, rite de passage, pèlerinage, donc vecteur de transformations, mais aussi comme fondation d'un charisme, support d'une pratique et d'une autorité idéologico-religieuse. Enfin, à l'inverse de ces voyages positifs débouchant sur une initiation, fondation, ou rédemp-

tion, on s'intéressera, pour clore cette première partie, à un autre aspect du voyage, nettement tragique, où se manifeste l'accomplissement d'une fatalité et la rencontre avec son destin.

C'est du constat que « l'ailleurs conduit à l'autre, lui aussi terme clé du voyage¹³ » que part la deuxième section. C'est dire que la perspective devient résolument anthropologique et que les six contributions constituant le deuxième volet du triptyque se placent sous l'égide d'une discipline qui se définit comme « science de la culture vue du dehors¹⁴ » mais aussi compréhension du non-moi, pensée de la relation et de la traduction inter-linguistique/culturelle/historique¹⁵. Le voyage illustre ici une de ses plus nobles motivations et devient médiation entre cultures, « rencontre entre les “voyageants”, ceux qui vont et regardent, et les “voyagés”, ceux vers qui l'on va¹⁶ ». En d'autres termes, rencontre avec l'autre (réel et authentique – l'autochtone –, ou fantasmé et mythique – le bon sauvage) perçu dans toute la diversité de ses us et coutumes jusqu'à la manière dont il se vêt (le vêtement dit les valeurs attribuées à l'autre et trahit celles de la société regardante). Le voyage est alors synonyme d'expérience de l'étrangeté, de l'altérité, mais aussi de l'entre-deux ; ouverture à l'autre qui nécessite, condition *sine qua non*, un indispensable dépouillement de soi pour se laisser habiter par le monde : « Voyager ? C'est se vider, se dénuer et une fois vide et nu, s'emplit de saveurs et de savoirs nouveaux. Se sentir proche des lointains et consanguins de Différents. Comme un bernard-l'hermite planétaire¹⁷ ». Mais cette passivité réceptrice, indispensable dans un premier temps, n'exclut pas, dans un deuxième, une phase active de réflexion voire de mise en question car dans cette optique, la relation à autrui pose en fait deux problèmes fondamentaux : celui de l'observation ethnographique, « née d'un mouvement de va-et-vient ininterrompu entre la proximité et la distance, entre le même et l'autre¹⁸ », qui nécessite une délicate régulation du jeu entre proche et lointain, identification et distanciation, projection et objectivation. Paradoxe de cette expérience : le fait d'être par essence ouvert aux autres en tant qu'autres implique également que je m'en distingue, d'où il ressort que la compréhension d'autrui est faite aussi de la distance qui m'en sépare.

La seconde question cardinale a trait à la représentation de l'autre tel qu'il apparaît dans les relations de voyage. Comme le remarque, fort justement F. Laplantine, le récit en général et le récit littéraire en particulier, « qui est toujours un récit de transformations – peut

¹³ J. Chesnaux, *L'Art du voyage*, Paris, Bayard Editions, 1999, 218.

¹⁴ T. Todorov, *Nous et les autres*, Paris, Ed. du Seuil, 1989, 117.

¹⁵ F. Laplantine, *Je, nous et les autres*, Ed. Le Pommier-Fayard, 1999, 103

¹⁶ J. Chesnaux, *L'Art du voyage*, 177.

¹⁷ J. Lacarrière, “Le Bernard-l'hermite ou le treizième voyage” in *Pour une littérature voyageuse*, Ed. Complexe.

¹⁸ F. Laplantine, *Je, nous et les autres*, Ed. Le Pommier-Fayard, 1999, 103.

être utilisé comme opérateur logique pour réactualiser et renouveler (et non résoudre) des questions qui se posent au cœur même de l’anthropologie¹⁹ ». D’où le titre de cette partie – *L’Autre en relations* – que l’on peut entendre, en fait, en jouant sur les mots, à la fois comme l’autre dans lien qui se noue *in praesentia* entre lui et le voyageur venu d’ailleurs, puis *in absentia* dans la relation qu’en fait le voyageur, c’est-à-dire le récit par lequel il rend compte, en différé, de sa rencontre avec autrui. C’est en effet, une des particularités essentielles de l’écriture ethnographique – « écriture des cultures²⁰ » – que de venir :

toujours après le regard du chercheur et la parole de ses interlocuteurs. C’est un discours qui mémorialise ce regard et cette parole, en conserve la trace, en garde la mémoire. C’est d’autre part une écriture provoquée par ce que Lévi-Strauss a appelé un “regard éloigné” par opposition à celui que pourrait porter un individu appartenant à la culture dont il est originaire²¹.

Le voyage, confrontation de systèmes culturels et cognitifs, vecteur d’une réflexion épistémologique, se transmue en *methodos*, en démarche autoréflexive relative à l’objet, aux présupposés et aux instruments méthodologiques d’une discipline mais aussi à la relation dans et par laquelle se dit (donc se construit) et parfois se conteste (donc se déconstruit) la “mystique de l’anthropologie”. On aboutit ainsi dans quelques contributions de cette deuxième partie à une reformulation du voyage anthropologique, voire à une proposition de constitution d’une ethnographie nomade ou itinérante.

Comme l’indique clairement son titre – *La (Re)construction de soi* –, la troisième et dernière partie met davantage encore l’accent sur les vertus transformatrices des voyages essentiellement étudiés comme quête de soi-même – « La visite dé-paysante de terres étrangères, exil provisoire et maîtrisé, permet à l’homme de pénétrer l’énigme douloureuse de son exil à soi-même²² » – et construction d’un projet ou d’un destin individuel et/ou collectif. Le dénominateur commun et le maître-mot de ce chapitre pourraient en être “apprentissage” (« Tout apprentissage exige ce voyage avec l’autre et vers l’altérité²³ ») ou, mieux encore, “éducation”, au sens originel de « ce qui pousse à l’extérieur » : toutes les contributions de ce chapitre illustrent le mot d’ordre du philosophe M. Serres, ce maître ès parcours pédagogiques :

¹⁹ *Ibid.*, 71.

²⁰ *Ibid.*, 108.

²¹ *Ibid.*, 103.

²² A et G. Haddad, *Freud et l’Italie : Psychanalyse du voyage*, Paris, A. Michel, 1995, 124.

²³ M. Serres, *Le Tiers-Instruit*, Paris, Gallimard, 1991, 86.

Qui ne bouge n'apprend rien. Oui, pars, divise-toi en parts. [...] Tu étais unique et référé, tu vas devenir plusieurs, et parfois incohérent, comme l'univers, qui, au début, éclata, dit-on, à grand bruit. Pars, et alors tout recommence, au moins ton explosion en mondes à part²⁴.

Il s'agit donc de s'éduquer, c'est-à-dire de se conduire hors de soi, de s'abstraire volontairement d'un temps et d'un lieu donnés, en fait imposés par la naissance ou les circonstances de la vie, pour se tourner vers un pays et une culture d'élection. Mais s'il est souvent question de se construire culturellement et spirituellement, disons de se régénérer, notons que le voyage, qui fait le sujet, peut aussi le dé-faire, c'est dire qu'il n'échappe pas à la dialectique des préfixes "Re" (recréation, renaissance, régénérescence) et "De" (destruction, déclin, déchéance, décadence) qui scandent tout processus vital. Dans cette dernière partie, la perspective est essentiellement individuelle : la figure du voyageur se diffracte en une pluralité d'archétypes (le globe-trotter, *der Wanderer*, le marin, le pénitent, le pèlerin, l'aventurière, l'exploratrice, etc.) et le voyage lui-même se déploie dans ses diverses hypostases : errance pénitentielle (travail de purification par l'épreuve) ou philosophique (mise à l'épreuve ou administration de la preuve dans et par l'itinérance), voyage de formation, d'initiation, de démystification, de découverte et de renforcement d'un destin, et même voyage de "nos frères inférieurs" qui, par l'entremise du conte animalier, pose la problématique de la liberté humaine et de la possibilité d'un changement social et personnel. Dans chaque cas, le voyage est relayé par la voix d'auteurs fort différents (A. David-Néel, K. Yacine, Cl. Simon, F. Nietzsche et L. Massé) et le truchement de divers genres littéraires (contes, légendes, fables, allégories, carnets de route et romans) qui, structurellement, partagent tous avec le *topos* du voyage qu'ils relatent certains traits définitoires : la même variété de situations et le même dynamisme liant ensemble une suite d'événements dramatiques. C'est aussi une particularité de ces divers voyages que de permettre à leur protagoniste de renouer avec la mémoire proche ou lointaine et, par là, de dénouer la parole et l'écriture : à la traversée de l'espace et du temps succède ainsi le parcours des signes sur la page blanche. Le voyage se résorbe alors dans une narration puisqu'il s'agit aussi de s'accomplir dans une autre démarche – celle de l'écrivain – et dans un autre parcours – celui de l'écriture qui outre la (re)construction de soi du sujet écrivain visera souvent à recomposer le réel selon un ordre esthétique. Ainsi, le voyage se prolonge en méthode de réflexion, d'introspection et de création mais l'œuvre qui en résulte, loin de se placer tout entière sous la dépendance d'un destin vécu est surtout pour l'écrivain, comme le rappelle J. Starobinski, une manière de s'anticiper.

Loin de se constituer uniquement sous l'influence d'une expérience originelle, d'une passion antérieure, l'œuvre pourrait être considérée en elle-même comme un acte originel,

²⁴ *Le Tiers-Instruit*, 28.

comme un point de rupture où l'être, cessant de subir son passé, entreprend d'inventer, avec son passé, un avenir fabuleux, une configuration soustraite au temps²⁵.

Au fond, le voyage ne prend véritablement tournure qu'au moment du retour, lorsqu'il devient souvenir et qu'on revient chez soi, à soi, sur soi. Nous retrouvons ici, sous une modalité plus littéraire qu'anthropologique, la problématique précédemment évoquée de la transposition/traduction du voyage, expérience qui, finalement, n'acquiert de réalité et d'efficace qu'une fois figée sur un support (écrit, image ou son).

Après avoir présenté le thème et l'architecture de cet ouvrage collectif, il ne nous reste plus qu'à évoquer une de ses fonctions essentielles qui a été de sceller la constitution et de parachever la consolidation d'une équipe de recherches officiellement reconnue sous le sigle de V.E.C.T.²⁶ (Voyages, Échanges, Confrontations, Transformations : Parcours de l'espace, du texte et de l'image). Fondée en 1997, dans le cadre de l'École Doctorale "Sciences humaines et sociales" de l'Université de Perpignan, cette nouvelle équipe a pour objectif principal de développer un pôle scientifique interdisciplinaire (voire, à terme, transdisciplinaire)²⁷ spécialisé dans l'analyse des images et des schèmes du voyage, ainsi que des processus d'échange, de confrontations et de transformations qui lui sont associés. Dans l'esprit de ses promoteurs, il s'agissait d'instaurer une vivification réciproque de la méthodologie des images et de la problématique du voyage, et de mettre en œuvre une réflexion transversale permettant de rendre compte de la complexité de la thématique du voyage, démarche s'articulant autour de quatre axes : 1) *Images, mythes et fictions* ; 2) *Pratiques et représentations du voyage* ; 3) *La circulation des idées, des images et des thèmes, en d'autres termes, la dynamique intertextuelle et interculturelle* ; 4) *L'analyse des processus de transformations dans leur rapport à l'espace*.

La parution du volume *Voyages et Transformations* traduit donc la concrétisation d'un projet collectif émanant d'une équipe qui, par vocation mais aussi finalement par la nature même de son thème de recherche, a tenu à fonder son existence et sa légitimité sur son dyna-

²⁵ J. Starobinski, *L'Œil vivant II : La relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, 283.

²⁶ Sigle lié à la racine indo-européenne *wegh* signifiant "transporter en char" et qui a donné en latin *vehere*, *vectum* (transporter), *vehiculum* (le chariot, le char), *vector* (celui qui porte, le passager d'un navire), *via* (le chemin, la route), *viator* (le voyageur). D'où découlent dans les langues européennes modernes :

- en français : voie, voyage, voiture, véhicule, vecteur..
- en espagnole : *via*, *viaje*, *vehiculo*, *vector*
- en italien : *via*, *viaggio*, *veicolo*, *vettore*
- en allemand : *weg*, *wagen*

²⁷ Étape qui viserait à dépasser le niveau des interactions et des réciprocity suscitées par l'interdisciplinarité pour les situer à l'intérieur d'un système total sans frontières stables entre les diverses disciplines. Le V.E.C.T. entend bien participer, à son niveau, à l'indispensable « remembrement disciplinaire » (E. Morin, *op. cit.*) qu'exige la nécessaire réforme de la pensée et de l'université.

misme. Le V.E.C.T. s'est au fond appliqué à lui-même son propre programme de recherche : se constituer et s'affirmer dans et par une démarche commune aboutissant par la même occasion à la constitution d'un savoir, qui n'est d'ailleurs rien d'autre, si l'on en croit Hegel, qu'un chemin qui se construit lui-même.

Au terme de ce préambule, une seule conclusion s'impose, en forme de vœu naturellement, comme il est de mise au moment de prendre congé : les auteurs souhaitent que ce parcours en vingt-deux étapes conduise le lecteur à modifier son point de vue sur les voyages et leurs enjeux, l'incite à « devenir plusieurs, à braver l'extérieur, à bifurquer ailleurs²⁸ » et, finalement, à découvrir ce troisième type d'universalisme que prône T. Todorov²⁹ dans *Nous et les autres*. Entre un « universalisme de départ » (celui de l'identité bio-psychologique de l'espèce), postulé notamment par l'anthropologie structurale, et un « universalisme d'arrivée », prôné par les Encyclopédistes (défendant le projet d'un État universel à population homogène), il y aurait place pour un « universalisme de parcours » (ou de méthode) visant à établir un cadre de référence englobant l'univers des autres et le nôtre. C'est bien à la constitution d'un tel cadre, indispensable à la communication avec autrui, que le recueil *Voyages et Transformations* a voulu apporter une première contribution, modeste, mais néanmoins solide.

Pr. Paul CARMIGNANI

Directeur du VECT-*Mare Nostrum* EA2983

²⁸ M. Serres, *Le Tiers-Instruit*, 29.

²⁹ T. Todorov *Nous et les autres*, 111.